

Vu d'un cercle

Pour Christian Thorel

« Vous avez dix ans d'avance. » La phrase plairait, on aimerait l'entendre d'un critique, un peintre aimerait l'entendre or Vernon Petherick l'était, à ses heures, quoique l'auteur de ce mot ignorât qu'il le fût. Il n'était pas question de peinture, non. La situation ne s'y prêtait pas, chez le dentiste, Vernon Petherick couché sur un fauteuil à bascule au numéro 3 d'Amberley Road, Portsmouth, ne pouvant rétorquer, la bouche comme un hublot, une espèce de bâillement à l'arrêt depuis déjà plusieurs minutes et l'autre en blouse, « Vous avez dix ans d'avance », rien qui ne concernât ses lavis, ses esquisses de falaises, rien de flatteur à ses gribouillages mais plutôt un constat désastreux de son panorama dentaire. D'ailleurs on ne demande pas aux dentistes de verser dans l'esthétique. Ivoire gâté, molaires déchaussées, gencives meubles, une dentition de soixante ans quand Vernon Petherick en accuse dix de moins. Il est là pour un chicot, en arrière-bouche, à droite, une inflammation, des nuits affreuses, une rage qui l'empêche de peindre, sa dent le lance, il n'en mord plus, il est las des soupettes. Il est là parce que sa femme et lui partent demain par le bateau quand le médecin lui redit qu'une séance n'y suffirait pas, qu'il faut du soin préliminaire, aux chicots d'à côté, plusieurs extractions en ligne d'oignons mais le bagage est bouclé, cravates et mousselines pliées sur des

cintres. Avec sa tête à l'étau sous l'aisselle du docteur, cela faisait penser à Judith tenant la tête d'Holopherne, en forçant l'imagination et quoiqu'on fût en septembre 1906 sur le littoral anglais, Vernon à la peine sur un fauteuil articulé, dans le cabinet d'un dentiste, lequel parlait de trois séances en jouant des écarteurs, peut-être quatre pour une complète médication. À tout le moins le dentiste prescrit des lénitifs, une gomme à base d'écorce de saule, à suçoter, plus une huile aux extraits de girofle mélangée à du salicylate de soude. Des emplâtres. Principalement revenait l'injonction de consulter au plus vite, où qu'il se rendît. Ceci du médecin : « Je vous prédis l'abcès avant longtemps. Différez votre voyage, quelques jours et je vous jure de rendre une paix nouvelle à l'une et l'autre de vos mâchoires.

— C'est que les billets sont pris, nos malles envoyées par le bateau.

— Eh bien soit ! »

Puis, la nuit fut meilleure. La gloire de cette gomme, les dents, la tête sur l'oreiller. Au moment du coucher, après trente ans de mariage, les époux inversèrent leurs places au partage du lit ; Britney d'ordinaire s'allonge gauche, lui couche droite, selon que le lit est vu depuis les pieds et non d'après la position qu'en ont les occupants. Vernon avait là-dessus une sempiternelle doctrine, celle des places. On ne s'allonge pas au hasard, la théorie vaut pour des millions de foyers, tout est dans la porte, une habitude nocturne prise au premier soir des noces. Il avançait des chiffres sortis de nulle part, 87 % des épouses s'étendaient selon lui au plus loin de la porte, l'homme au plus près, sans se concerter, spontanément, un postulat corroboré par une étude du *Daily Telegraph*. Il y était dit que le placement du lit par rapport à la porte influait sur l'attribution des couchés, comme un instinct, les maris élisant le côté d'où pouvait survenir un intrus dans la pièce, une menace, mais aussi le côté par lequel obliger promptement son épouse pour une nécessité forçant à se relever.

Et Britney, depuis trente ans : « Mais Vernon, notre chambre a deux portes et le lit n'est-il pas au milieu ?

— Mais je ne te parle pas de nous. »

N'importe ces thèses, Vernon et Britney permutèrent ce soir-là pour la raison que la douleur tenait joue droite et qu'en dormant sur l'autre hémisphère du matelas, la dragée aux écorces de saule s'appuyait sur la dent par l'étai de la langue et le contre-boutant de l'oreiller. Elle n'avait pas fondu qu'il dormait.

Le lendemain fut de bonne humeur, à cause des vertus de la gomme et des plaisirs de voyager. Sur le pont de Portsmouth à Calais, Vernon Petherick mit la dernière main à l'une de ses pochades. Une étude, les falaises de Brighton, de la lumière à petites touches. Il a son nécessaire, une palette de voyage dépliée, très pratique, un godet étanche et une cartouchière de couleurs avec des éprouvettes de cobalt et de vermillon rangées à la ceinture. Il cherche une façon de Boudin, une manière personnelle de rendre à la fois le sable, les ombrelles, la falaise, un nuage, les crinolines et l'horizon, du Boudin dans lequel entreraient les effets de Turner et le sfumato si cher à Whistler. Un art. Il en était au pointillisme des genêts quand Britney lui signala les côtes.

Dans le train de Calais à Paris il parcourut la presse, le cours de l'acier, une gomme entre les dents. Au départ de l'express, gare de Lyon à 8 h 10, les Petherick dînèrent au wagon-restaurant, chacun sa part de lotte devant les abat-jour où pendaient des pompons, huit pompons par personne, tout fous aux aiguillages. Vernon voulut saucer, Britney déconseilla le pain puis, au moment du coucher, cette ancienne théorie des portes les amusa puisque la leur divisait le compartiment par deux, au centre des couchettes.

On se réveille en Suisse. À Viège dans le Valais, la voie change d'écartement, les passagers se bousculent au buffet et le train repart vers Zermatt, trente-cinq kilomètres à crémaillère,

redressés, la locomotive grignote la pente, ses roues sont dentées à la façon des alpinistes chaussés de crampons. C'est une route pleine de beautés, de coteaux et de sapins, voici les torrents de la Vispa endossés de ponts métalliques où l'on vit un vertige ambigu, les mains sur l'accotoir – le « vertige Pullman » –, Neubrücke, des petits villages les uns après les autres et combien de tunnels inopinés. Britney par exemple, elle était à mordre une fraise de Viège quand le goût et la vue cédèrent à l'écho que renvoient les galeries souterraines tapissées de meulières, le nez piqué d'une âcre émanation et, sur la peau, une impression de frisquet. Et revoici les fraises, la lumière comme elle avait disparu et le massif des Mischabel séparant la vallée de Niklaus de celle de Saas, fertile en éperons, pleine de précipices à l'envers. Vernon aussi tenait ses fraises sur les genoux à la sortie des tunnels, dans un cornet en papier, mais pour lui, dans la bouche, les saveurs de la mélisse appliquée sur ses dents se mélangeaient à celles du fruit. Et puis là, dans la fenêtre, c'est le Brunegghorn, un mont si haut qu'il ne tient pas au carreau, on doit se pencher pour distinguer la cime, et les Petherick de faire la même courbette devant la vitre, les yeux aux nues. Le rail endort, les alpages se mélangent, les éboulis se ressemblent, une odeur de fumier passe par la fenêtre à laquelle on s'habitue, les pâtures piquetées de chalets se confondent au tchou-tchou du train. Saint-Niklaus : on apprend dans le guide régional que parcourait Vernon qu'un tremblement de terre défigura l'église en 1855, que la bourgade fut le berceau des Lochmatter et de Knubel, fameux alpinistes, que ses fromages ne manquent pas de caractère, que Lord Minto en goûta d'admirables, vingt ans d'affinage. Et c'est tout pour Saint-Niklaus. Vernon en vérité lisait d'avance, son esprit toujours à l'escale suivante, si bien qu'il ne vit pas grand-chose du Weisshorn et des Mischabel en attaquant le chapitre traitant de Zermatt, là où les Petherick quittèrent le wagon avant de rejoindre leur hôtel.

« Tes dents mon chéri ?

— Ma chère Britney mes dents se portent au mieux. Voistu, elles et moi sommes amis désormais. Je ne sais plus où j'ai lu que l'altitude et la raréfaction de l'air en ce qu'elles influent sur nos organismes, notamment sur notre système respiratoire, modifient sensiblement notre tolérance à la douleur. Zermatt culmine à 5 280 pieds, eh bien, tout est pardonné, je suis au mieux, mes dents vont bien. »

Ils descendirent à l'hôtel du Cervin tenu par Alexandre Seiler, le fils. Ils y ont leurs habitudes, à la saison, une semaine tous les ans, la même semaine d'août, puis un mois complet à Chamonix. De la terrasse, c'est beau, cette montagne tirée à quatre épingles, une motte de gneiss portant un bonnet, avec la pointe un peu fondue. Vernon s'y installe l'après-midi avec ses tubes de couleurs et lorsqu'un touriste s'approche de son carton en cours, il découvre une falaise de Brighton plutôt que les pentes du Cervin. Vernon, ça l'inspire, il peint de mémoire et mieux trouve-t-il, un paysage pour un autre, de tête. Il explique à Britney que cette façon force l'idée, qu'elle la libère, qu'elle permet de réinventer le modèle autrement que de s'y conformer. Des montagnes par exemple, dit-il : « Rien de plus bienfaisant que la peinture de plein air, hors atelier, mais alors, les grands paysages nous aident à transposer le souffle créateur sur de moindres sujets, tout est là Britney, tout est là, peindre ici ce qui n'y est pas. On gagne à déplacer le magnétisme de ce que l'on voit sur autre chose. Comprends-tu ma chère, j'aimerais peindre des vaches à Railway Station et une coupe de fruits en regardant le Cervin. Sais-tu un jour, je ne sais quel peintre français travaillait en forêt, devant un arbre, disons un chêne. Passe un bougre qui lui demande à quoi bon représenter cet arbre puisqu'il existe déjà. Sa question me plaît, je lui trouve du bon sens, un bon sens paysan peut-être mais davantage, comment dire, quelque chose de puissant, un bon sens esthétique. Ce peintre eût mieux fait

de broser une scène du Moulin-Rouge devant ce chêne ; c'est subtil vois-tu, puiser dans le lyrisme d'un arbre le charme des cocottes. »

Une partie de la terrasse en période estivale ressemble à un magasin d'accessoires où se voit remisé tout ce qu'Alexandre Seiler interdit dans les étages. Beaucoup de quincaillerie, des godillots cloutés d'ailes de mouche, d'affreux crochets rivalisant de taille, des cordes en chanvre comme des paquets de nouilles ou de longs brins séchant sur les rambardes parmi un disparate de chaussettes imbibées, de gants spongieux, de laines lavasses et de bandes molletières à l'essorage. Le mélange des toilettes élégantes et des frusques alpines ramenait Vernon à ses furieux points de vue : la déploration de l'alpinisme. Selon lui, cette manie de l'époque parfaitement inutile n'avait rien d'un sport. Il tenait l'argument, qu'il est possible d'améliorer sans cesse un score, de faire un meilleur temps à la course, à la nage, mais en montagne, une fois le sommet défloré, pourquoi y retourner puisque personne ne saurait aller plus haut ? Et de prédire pour ces raisons le prochain déclin de cette marotte. Que ramène-t-on de là-haut ? Des ennuis ; aller se mettre dans les éclairs puis réclamer l'aide d'autrui quand le péril est là ! Ces petits trompe-la-mort exposent au danger ceux qui ne demandaient rien, obligés d'aller sortir un intrépide d'une combe, sauver d'une corniche l'écervelé qui pensait pouvoir se passer d'eux, c'est tout le temps, les gazettes en sont pleines. Les plus sages emploient des guides, mais ce métier de tenir en laisse un plaisantin par la culotte, à leur risque et pour le chagrin de leurs familles. Il comparait volontiers les guides de montagne aux femmes de mauvaise vie. « Comprends-tu, ces gens-là "montent avec le client", les courses sont tarifées en fonction de l'ivresse qu'elles procurent et les guides comme les filles légères connaissant les bons gestes se doivent de garantir un apogée à leurs débiteurs. » Vernon voyait dans l'alpinisme une

pratique galopante et, en comparaison de galop, à Britney : « Mon ange, à leur gré, toutefois Ruskin a bien raison, un bon cavalier sait ce qui lui en a coûté pour le devenir, il n'a pas besoin d'aller franchir un obstacle simplement pour faire voir son fond de pantalon.

— Tu as sans doute raison, ce sont des insensés. Mais dis-moi mon ami, si tes dents te l'accordent, irions-nous demain herboriser ensemble sur des pentes moins dangereuses ? Tu sais qu'il manque bien des choses à notre collection, l'adonis du Valais, les potentilles et l'anémone. Le commis de l'hôtel dit qu'une floraison de dentaires digitées pousse en pierrier boisé. »

En effet, dimanche 9 septembre, Vernon et Britney pâturent en tenue de botanistes, un havresac sur l'épaule, des knickers taillés dans du drap de Suède, la nuque défendue d'un voile de gaze. Leur herbier s'enrichit d'un nouveau spécimen, la dentaire digitée (*Dentaria digitata*), une plantule punie dès le soir sur sa page de vélin, et pour longtemps.

Les Petherick comme de coutume quittèrent Zermatt pour rejoindre Chamonix aux premiers jours de septembre. Le 10 au matin, un lundi. Ils saluèrent l'hôtelier Seiler à l'heure où deux gaillards réglaiement leur nuitée à l'auberge, dans la vallée de l'Arve. Le tenancier, Frédéric Payot, reconnut à leur touche cette intention des prétendants à fouler les sommets les plus hauts et, à leur mine épeurée, une certaine impréparation. Ils sont viennois, Albin Roessel, commis de banque, le plus jeunet des deux, et Max Preissecker, lieutenant d'armée, plutôt bâti, deux qui ne se connaissaient pas de trois jours ; or, c'est certain, les fraîches camaraderies ne sont d'aucun gage à la menée des grandes ascensions. Leurs trophées alpins tenaient à peu de bagage, quelques monts autrichiens, des suisses et de maigres équipées glacières dans le massif du Mont-Blanc. Roessel a touché la cabane du Goûter quelques

jours plus tôt. Seul, sans compagnon de cordée, il n'osa s'aventurer au-delà et, portant son regard plus haut, à l'instant de renoncer, il fut frappé par cette diffraction des distances, ce mirage qu'éprouvent les novices en montagne lorsque l'esprit confond l'effort accompli au reste du chemin. Il lui sembla que la cime était à portée ; que non, mais le malin génie a le don de tromper l'éloignement. L'autre, Max Preissecker, s'est risqué sur un autre versant. Il a gravi les pentes herbeuses du plan de l'Aiguille avant de ratisser la glace jusqu'au refuge des Grands-Mulets quand les humeurs du ciel obligèrent au retour. Et quoique moins béjaune, lui aussi fut gagné de pensées persuasives, elles lui chantaient qu'une encablure le séparait du faite. C'était là tous leurs galons, de l'idéal, de l'âme alpine sans beaucoup de pratique. Au piètre palmarès s'ajoutent des légèretés : leur mutuelle connaissance tenait seulement à quelques verres de roussette et à une branche de saucisson débitée en commun, c'est tout, à bout de trognon. Autre chose, les dates, la fin de leur congé, Max et Albin devaient se trouver frais le 15, l'un à ses buvards, l'autre à son bataillon, si bien qu'ils disposaient d'une étroite fenêtre pour gagner le sommet du mont Blanc alors qu'un temps maussade s'accrochait à cette fin de saison. Et autre chose aussi, l'équipement ; les Viennois possédaient deux fois l'inessentiel en matière d'attirail. En quittant l'auberge sans rien avouer de leur projet, ils confièrent à Payot ce qu'ils avaient d'identité, leur passeport, les clés de chez eux et les billets de retour, comme si ce geste eût contenu la plus grosse part de leurs scrupules.

Albin et Max doublèrent le col de Voza pour rejoindre le pavillon de Bellevue où ils nuitèrent le soir du 11. La médiocrité du ciel les guida le lendemain jusqu'au refuge de Tête-Rousse. Dernier dîner avant les grands jours, quand le ventre confie ses doutes à la raison, donne son point de vue et néglige l'aliment. Les Autrichiens pleins d'appétit mélancolique remâ-

chèrent le veau froid avant d'aller se ventiler le cœur au pas du refuge, à 3 167 mètres, là où sont les étoiles. Ils n'en virent aucune. Les nuées remplissaient le ciel, de haut en bas, jusque dans la vallée de Chamonix où Vernon et Britney Petherick avaient posé leurs bagages, à l'hôtel du Mont-Blanc. Pour l'heure, Vernon vivait l'abcès, celui qu'avait prédit le médecin de Portsmouth, il gloussait dans sa couche à bouffer l'oreiller ; le mal était revenu par toute la bouche alors qu'il n'avait plus de gommages pour apaiser sa gingivite.

Qui dort le moins de Vernon ou des deux Autrichiens ? Dans son châlit Albin Roessel éprouvait ce qu'on appelle le « mal des rimayes », cette forme d'appréhension incoercible à la veille des départs en montagne, quand l'âme tanguait, une nuit comptée de minute en minute sans rien prendre au sommeil. Il s'endormit à l'aube quand déjà Preissecker mettait l'eau à bouillir. La cabane de Tête-Rousse chantait de ronflements, tous ceux des guides donnant la note à leurs clients, mêmes fredons, réguliers, opulents, pharyngés. Les Viennois beurreraient le pain et le pain passe mal à trois heures du matin. Ils le mâchaient avec des pensées personnelles, celles des gestes nombreux, celles des pentes abruptes et le fiasco de soi-même sur les flancs du mont Blanc.

Quitter un refuge, c'est s'abstraire d'une enveloppe aromatique, c'est laisser derrière soi le fumet acide d'une tripotée de pieds auquel les nôtres ont versé leur quote-part ; dès la porte on passe d'une odeur globale aux bouffées idéales, du rance au pur. Albin et Max connurent aux premiers pas la sensation des semelles sur la croûte glacée – comme on croque une meringue –, la cadence des pieds, le sentiment d'une cuisse sous la charge du sac. Bientôt la neige porta moins, pleine d'anicroches, de dérobées qui vexent l'allure et l'esprit. Une foulée réussit, une autre enfonce, les enjambées s'emmêlent. Au-dessus le ciel ne se décidait pas quand, dans la vallée, Vernon lampait sa verveine, chambre 223.

Britney : « Vernon mon ami, tu n'as pas touché à ton cake. Veux-tu que je le dépiaute ? »

— Merci mon ange mais la souffrance est en rage. Il y a plutôt ce bon apothicaire de la Grand-Rue, Jean Charlet. Sois aimable veux-tu, je t'en conjure de toute mon âme, mes dents hurlent au remède, tu m'obligerais tant, je parle bien là de reconnaissance éternelle. »

Et Britney de filer par les rues de Chamonix, vêtue d'une simple cape, les seins en musette.

Aux derniers raidillons du glacier de Tête-Rousse la grimpée se redresse. On prend la montagne en écharpe avant de toucher le couloir du Goûter, de forte attaque, huit cents mètres redressés avec au long ce parfum soufré des pierres qui dégringolent, c'est tout le temps. Il faut mettre les mains, les pas décrochent du caillou qui aussitôt s'empresse au vide. Le caillou vole, ricoche, en devient deux à l'éclat, puis quatre aux fracas, chaque fragment arrachant à la pente de nouvelles pierailles si bien qu'à peu de temps voici cent projectiles envoyés par le bas. Chacun son vrombissement. Louïe en montagne est froussarde. Elle est tenue durant des heures aux bruits familiers de la respiration et du fer des semelles raclant au rocher. Ajoutons-y soudain le cri d'un choucas ou le sifflement d'une pierre, elle en tournerait de l'œil.

L'équipage autrichien toucha la cabane du Goûter après six heures de marche. À 3 800 mètres, plus de nuages, une clémence, ou plutôt non, ils étaient passés sous les souliers, comme une baignoire se vide. Bientôt l'abri Vallot les dédommagerait de leur lenteur car la montre affichait 10 h 20, l'heure à laquelle les potions de Charlet agissaient sur les dents de Vernon, par toute la bouche, du bienfait. Le couple Petherick à l'hôtel du Mont-Blanc prenait le thé sous les mélèzes en compagnie des Whilow, des Gallois. On craignait une ondée mais le contraire, l'amas des stratus prenait par l'est en jouant sur l'épaule des crêtes.

Britney : « Viendras-tu aux prairies ? »